

ROMAN

# ALEXANDRE SNEGUIRIEV

## Je ris parce que je t'aime

traduit du russe par  
Nina Kehayan



 **l'aube**



JE RIS PARCE QUE JE T'AIME

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre a été proposé à l'édition par Manon Viard

Dans la même série, animée par Christine Mestre :

Elisabeth Alexandrova-Zorina, *Un homme de peu*

Alissa Ganieva, *Salam, Dalgat!*

Anna Lavrinenko, *L'enfant perdu*

Alexeï Oline, *La machine de la mémoire*

Igor Saveliev, *La ville blême*

Igor Saveliev, *Les Russes à la conquête de Mars*

Victoria Tchikarnieeva, *Bye-bye Vichniouka!*

Publié avec le soutien  
de l'Institut pour la Traduction Littéraire (Russie)



AD VERBUM

Titre original : НЕФТЯНАЯ ВЕНЕРА

© Alexandre Sneguirev, 2014

© Éditions de l'Aube, 2016  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1334-8

Alexandre Sneguiriev

# Je ris parce que je t'aime

roman traduit du russe  
par Nina Kehayan

*éditions de l'aube*



*À ma famille*  
*À Rimma Kazakova*





## Première partie

« Ham-mam clé en main. »

Vania regarde à travers la vitre et déchiffre. Nous passons devant des garages ornés de publicités. Pour attraper au vol les lettres en fuite, Vania s'est aplati le visage contre la vitre latérale.

« Qu'est-ce que ça veut dire, hammam ?

— C'est les bains turcs.

— Ham-mam, ham-mam, hammam ! »

Vania apprivoise le mot nouveau à coups de répétitions en série.

« Et "clé en main", qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils construisent tout le hammam, et ils te donnent la clé. Il n'y aura plus qu'à s'y faire transpirer. Dans le hammam.

— Dans le hammam, répète Vania. Hamama ! »

Le mot amuse Vania, et il l'essaie sur tous les tons, sur tous les rythmes, en mode aigu, en basse, *lento*, *prestissimo*.

« Hamama, ha-a-a-ama- ma- ma- a-a-a-a, hamama ! »

Le conducteur de la Gazelle<sup>1</sup>, un taiseux plutôt maussade, monte le son de la radio.

---

1. Gazelle: Nom de différents modèles de véhicules automobiles fabriqués dans les usines du constructeur VAZ depuis 1994. (*Toutes les notes sont de la Traductrice.*)

Vania relève le défi et se met à hurler, penché vers lui par-dessus mon épaule :

« Hama, hammam, hammam ! »

Et moi de reprendre d'une voix aiguë, en m'étirant les yeux, comme pour dire : « Je suis un Chinois. »

« Hammam.

— Hammam ! gronde Vania d'un ton lugubre, en me regardant avec de grands yeux.

— Dites donc, silence ! » finit par hurler le chauffeur en ravalant un crachat.

Je fais une grimace comme s'il m'avait fait peur. Vania se tord. Le reste du trajet se poursuit sans autre mésaventure. Et voici bientôt la vieille clôture de notre datcha.

« Arrêtez-vous ici : la terre n'a pas gelé, on va s'embourber. »

Le chauffeur s'énerve et grommelle :

« Ouvre le portail. »

Nous pourrions aisément transporter les affaires jusqu'à la maison sans rouler sur le gazon trempé. Il fait doux comme en avril, bien qu'on soit début décembre.

« Sûr, on va s'embourber, c'est déjà arrivé tellement de fois !

— C'est moi qui sais ! »

Il nous prend pour deux débiles de bons à rien. Comme si nous, nous étions capables de savoir s'il va passer ou non !

Vania se tortille l'oreille, regarde par terre et sur les côtés et intervient en zézayant, comme toujours quand il est inquiet :

« Ze crois pas, il faut pas, les roues, za va patiner. »

Le chauffeur émet un meuglement sourd. Je hausse les épaules.

« C'est bon, Vania, il sait mieux que nous... Sortons de la camionnette. »

Vania trouve la poignée, tire vers lui, et la portière s'ouvre. Il s'extrait de la cabine en soufflant.

« C'est mouillé !

— Tiens, prends la clé et va ouvrir la maison. »

Ces chauffeurs, ce sont des gens spéciaux, ils savent tout mieux que personne. Je me souviens, quand j'étais enfant : les parents avaient fait venir un camion pour transporter de vieux meubles. Le chauffeur n'avait pas écouté mon père, qui avait dû faire appel à un tracteur pour le tirer. Il y a cinq ans, quand on a refait les fondations, un Kamaz<sup>1</sup> plein de sable est venu précisément pendant qu'il pleuvait, alors qu'on l'avait prévenu, et il était resté embourbé jusqu'au soir. Il avait fallu dégager les quatre roues ; on voit encore les traces des ornières dans la terre.

J'enlève le cadenas froid de la palissade. La Gazelle traverse notre terrain et juste devant la véranda, les roues s'enfoncent. Le chauffeur accélère à fond. Les roues tournent dans le vide. Je passe devant sans me presser – un malin de plus.

Le chauffeur est sorti de sa cabine ; il regarde les roues enfoncées à un tiers dans la terre mouillée.

« On décharge d'abord, ensuite on sortira le véhicule. »

Mon tour est venu de donner les ordres. Après tout, je paie pour la livraison et pour le déchargement !

Il finit par cracher ; l'air mauvais, il ouvre la bâche et nous commençons à décharger les meubles de l'appartement de grand-mère. Deux vieux lits marron, un trumeau avec un éclat, un tabouret, un lampadaire et une commode roumaine en bois verni. Je porte la tête d'un des lits, monte les marches, traverse la véranda. Vania essaie toujours d'ouvrir la porte.

« Papa, la serrure est cassée !

— Laisse-moi faire. »

---

1. Kamaz : Constructeur de camions et autres véhicules de transport à moteur diesel produits dans l'usine automobile de la Kama, fondée dans les années 1970.

Je pose la tête de lit par terre, je donne un coup d'épaule dans la porte et tourne la clé.

« Il fallait la pousser un peu. »

Il y a toujours eu des problèmes avec cette porte. Un jour, j'étais venu avec une petite amie. On se concoctait un week-end romantique. Mais notre plan avait bien failli rater : le sol de la véranda s'était déformé, une large lame s'était soulevée au-dessus du seuil, empêchant l'ouverture de la porte. Pendant les deux jours, nous avons dû passer par la fenêtre. À vrai dire, nous n'avions pratiquement pas quitté la chambre ! Aujourd'hui, ça n'arriverait plus : les parents ont fait refaire les fondations, le sol ne peut plus bouger. Mais la porte est vieille, et elle fait des siennes.

Nous pénétrons dans la maison. Elle est sombre et fraîche. Une violente odeur de pommes nous remplit les narines. En septembre, Vania et moi avons disposé la récolte par terre, et maintenant nous les apportons en ville par petites quantités.

Je prends les opérations en main :

« Ouvre les volets. »

Le chauffeur se fraie un chemin, la commode roumaine enserrée entre ses deux bras.

« Où je la pose ? »

— Ici. » Je lui indique d'un signe de tête l'emplacement près du mur, sous la reproduction décolorée d'un Renoir.

Une femme bien en chair est assise, nue, sur un lit en désordre, à moitié tournée vers le spectateur. À part le bleu, toutes les couleurs étaient déjà passées quand je suis né. Dans les imprimeries soviétiques, la couleur la plus résistante, c'était le rouge. Bizarre qu'il n'ait pas tenu. C'est pour des broutilles pareilles que l'Union soviétique s'est effondrée. Une idéologie incapable de mettre au point la production d'une peinture résistante dans la couleur voulue ! Par son visage et sa coiffure, la femme bien en chair me rappelle ma

mère. Quand j'étais petit, je croyais que c'était son portrait. Les souvenirs déboulent, mais je m'empresse de les enfermer dans du béton comme des déchets radioactifs, et je les jette dans un abîme imaginaire.

Avec le chauffeur, on a tout rentré dans la maison en dix minutes. Je l'ai payé et il est retourné vers sa Gazelle pour voir comment l'extraire du sol détrempé.

« Il s'y est fourré lui-même ! On lui a dit, "arrête-toi sur la route..." Tout ce qu'il a fait, c'est de brasser la flaque d'eau ! »

Vania a disparu. L'un des volets bleus est entrouvert, mais il n'a pas touché aux autres. Il a filé pendant qu'on déchargeait. Il doit encore être au bord de la route à ramasser toutes sortes d'objets. Le bas-côté, c'est comme le bord de mer, on y trouve toujours quelque chose. Des débris de phares, des enjoliveurs et, avec un peu de chance, des rétroviseurs latéraux presque entiers ! Vania a déjà constitué une collection imposante. Il insiste pour la déménager dans notre appartement de Moscou, mais je fais tout pour que ses trouvailles restent ici, dans la remise de la datcha.

Je décoince les espagnolettes, je tire les cadres des fenêtres vers moi pour les décoller, je déverrouille les volets et pousse les battants. La nature a réduit la multitude de ses teintes à du violet et du marron. La terre est ombrée d'herbes sèches. Les pies luisent comme de la soie, avec leurs poitrines blanches et leurs plumes bleu nuit. Plusieurs pieds d'angélique desséchés, d'une hauteur d'homme, dépassent de la clôture des voisins. Une corolle forme la tête et d'autres tiges, sur les côtés, les bras. On dirait de vieux amis penchés l'un vers l'autre, les bras écartés pour se donner une accolade. Les troncs des pins et des trembles respirent l'humidité veloutée de l'air. Ils semblent avoir été découpés dans du papier à gros grain et collés sur le paysage. En été, les arbres sécheront au soleil ; ils roussiront, se fendilleront et se couvriront de

rides, tels des êtres humains s'éloignant de leur jeunesse. Mais aujourd'hui, encore tendres et vulnérables, ils ont pris l'hiver pour le printemps.

Par l'autre fenêtre, je vois la remise de guingois, avec son escalier appuyé contre le mur et le tas de bois. Le ravin, derrière lequel se trouve le virage de la route qu'affectionne Vania, est envahi de saules. Les branches se perdent dans la brume. Juste devant la véranda, le véhicule est enfoncé dans le sol par l'avant.

J'ai mis de l'eau à bouillir pour le thé. Je vais allumer le poêle. La maison possède un chauffage central mais, sans feu, une datcha ne ressemble à rien. Tout à la contemplation de la flamme qui a pris, j'aperçois sur une bûche une araignée en train de se débattre comme un pauvre diable. Cachée dans une fente, à présent elle essaie de sauver sa peau. Je me penche pour retirer la bûche du tas, mais elle retombe brusquement dans la fournaise.

Le crépuscule précoce de l'hiver descend. L'arbre de transmission de la Gazelle crie désespérément. Repu d'une satisfaction vengeresse, je sors pour donner un coup de main.

« Ça ne va pas ? »

— Elle patine, la salope ! C'est les pneus d'été. Comme sur de la morve.

— Il faut poser des briques...

— Du bois, c'est mieux. »

Le chauffeur entreprend de fourrer sous les roues des bûches prises sur le tas de bois. Il met le contact. Je sais que sans briques, il ne s'en sortira pas. Les roues patinent encore : les bûches sont aussi glissantes que la terre.

« Je vous dis qu'il faut mettre des briques. »

Le chauffeur geint :

« Le cric s'enfonce dans la terre... »

Sa voix est de plus en plus docile. D'ici peu, il fera tout ce que je lui dirai.

« Pose une planche... »

Avec ces chauffeurs à la noix, que tu le veuilles ou non, tu finis par devenir spécialiste en désembourbage de camions. Pas besoin d'être particulièrement intelligent : il suffit de ne pas être pressé. Si le chauffeur avait commencé par soulever les quatre roues, et pas seulement les roues arrière, s'il avait posé des briques en dessous et pas des bûches de bouleau glissantes, il serait déjà sur le chemin du retour.

Pour la première fois de la journée il écoute mon conseil, se glisse sous la panse de sa camionnette qui s'est encore enfoncée un peu plus dans la terre, et il actionne le cric pour soulever les roues. Pendant ce temps, j'ai apporté quelques briques qui étaient soigneusement empilées sur le côté. Il y a plusieurs années de cela, on les avait prises sur les ruines d'une église. Elles sont solides, couvertes d'un dépôt de chaux tricentenaire, comme ces pains italiens saupoudrés de farine.

Vania est passé en portant une espèce de cadre. Cinquante centimètres sur un mètre, au moins. Sûrement pas un nouveau trésor parmi ceux que rejettent les vagues de la circulation automobile. Il a dû le trouver sur la décharge, dans le ravin.

Je lui crie dans le dos :

« Viens boire un thé ! »

Une roue est soulevée au-dessus de l'ornière pleine de gadoue. J'ai les doigts gelés, comme si on y enfonçait des centaines d'aiguilles émoussées. J'ai ôté mon blouson : c'est mieux pour travailler. Le vent s'engouffre sous mon pull. Je regarde le ciel. Depuis plusieurs jours, il était couvert d'un voile gris et voilà qu'au coucher du soleil, celui-ci s'est dissipé ! Dans l'éclaircie, au-dessus de la forêt, un lac rose ourlé d'or entre en fusion.

« La main ! » s'écrie le chauffeur.

J'ai tout juste le temps de la retirer. Le cric a cédé. La roue casse en deux la brique que je n'avais pas eu le temps de caler dans la terre.

Un grondement enfle au-dessus de nos têtes. Des rayons dorés ornent le ventre d'un avion qui apparaît puis disparaît, comme un gros poisson, dans les déchirures des nuages bas. Avant, je prenais souvent l'avion, d'où je regardais les maisons minuscules. À présent, c'est moi qui suis en bas, à trifouiller la terre de mes doigts gelés sous les roues du camion d'un étranger; tandis que là-haut, dans la cabine, les passagers s'appliquent à déglutir pour déboucher leurs oreilles en attendant que les hôtesses servent le dîner, dans un avant-goût de vacances, de négociations, d'achats, de trahisons ou de rencontres avec un être aimé.

« Baisse-le! »

Le chauffeur a abaissé le cric, et la Gazelle retombe lourdement sur les briques. Certaines se sont fendues.

Dans le ciel au-dessus du lac en flammes, se sont amoncelés de sombres blocs de glace. De la route nous parvient un bruit de sirène.

« Prêt! » s'écrie brusquement le chauffeur avec une joie communicative. L'épagueul rapporte un canard blessé et frétille du moignon de sa queue.

« Enclenche la vitesse, je vais pousser! »

J'appuie sur le pare-chocs couvert d'éclaboussures de boue.

Je me donne mentalement un ordre:

« Un, deux, on y va! »

Le moteur rugit, la camionnette vacille et s'élance.

« C'est parti, c'est parti! »

Il a passé le portail et a filé sans freiner.

« Au revoir! »

J'agite la main en signe d'adieu à la rue déserte, aussitôt troublé par mon sentimentalisme. Je vérifie que personne n'a vu que je faisais mes adieux au chauffeur sans qu'il me réponde. Personne. Je ferme le portail et je retourne à la maison en secouant les mains.



Vania s'affaire près du mur.

Un rai de lumière se faufile par la porte entrouverte des toilettes.

« Ivan, pourquoi tu restes assis dans le noir ? »

— Je regarde le tableau, répond-il sans se troubler.

— Quel tableau ? »

Je me demande bien quelle idée lui a cette fois traversé la tête ; je me poste derrière son dos, la main posée sur son épaule.

Le cadre qu'il a apporté de la rue est appuyé contre le réfrigérateur blanc et ventru. Dans le cadre, il y a une toile.

J'allume l'interrupteur. Des trois abat-jour en forme de verre jaillit une chaude lumière.

Une blonde nue, voluptueusement cambrée, le visage renversé dans une expression de jouissance, se verse sur le corps un liquide noir venant d'un bidon rouge. Apparemment, c'est du pétrole. Il coule sur ses lèvres entrouvertes, sa poitrine opulente, son nombril, il goutte du pubis, ruisselle sur ses longues jambes jusque dans ses talons aiguilles rouges. Derrière la blonde, quelques bouleaux et des derricks. Au-dessus de la tête de la Vénus de pétrole flotte un nimbe de barbelé en or. Ses yeux sont tournés vers le ciel. Le nimbe de barbelé, c'est exactement une couronne d'épines.

Une feuille de polyéthylène bien tendue enveloppait le tableau. Vania y a fait un grand trou, mais ne l'a pas complètement retirée. À l'endroit de la déchirure, les lambeaux, tels des muscles transparents, se sont rétractés et pendouillent. J'écarte la feuille dans le coin droit, en bas. Une signature contournée, en caractères latins : « *Georges Sazonoff.* »

« Une peinture ! se rengorge Vania tout en agitant un débris de feu clignotant rouge. Et regarde le bout de verre que j'ai trouvé ! »

Un soir de décembre, près de Moscou. Me voilà au milieu du salon de notre datcha à examiner le tableau d'un peintre à la mode, apporté là je ne sais d'où par un garçon de quinze ans, mon fils trisomique.

\*

Nous étions en juin. Ce matin-là maman m'avait appelé d'urgence: il fallait que je la conduise en ville pour une échographie. Toutes les affaires de maman avaient le statut d'urgence. Elle ne pouvait rien faire sans paniquer ni s'agiter. Et là, en plus, le pendule avait dit son mot. Le pendule, un anneau pendu à un fil, répondait à toutes les questions. Maman lui demandait constamment conseil. Si l'anneau tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, cela signifiait « oui »; en sens contraire, c'était « non ». Cette fois le pendule avait dit de faire l'échographie d'urgence. D'urgence! Comme si elle avait une tumeur.

La voiture traversait les villages et enfilait les virages, tandis que je pensais à mon départ imminent. J'allais prendre place dans le fauteuil rembourré de la *Business-Class*, j'éten-drais mes jambes et je décollerais. J'avais reçu une commande idéale: l'aménagement de la villa de riches Russes à Miami. Climat humide subtropical, maison immense avec embarcadère, plantes en pot, gazon épais. Il restait cinq jours jusqu'au départ. Dans mon passeport, le visa des États-Unis pour deux ans, et le billet imprimé dans la boîte à gants.

J'arrivai bientôt dans les rues envahies d'herbe au milieu des vieilles datchas. Et voici les piquets de la clôture autour de ma maison natale. Les couches de peinture font des bulles et se découvrent les unes sous les autres. La clôture ressemble à une bande d'ivrognes: un piquet tangué à droite, l'autre à gauche; et le troisième, ressorti de terre au cours d'un hiver, il y a longtemps, est complètement en l'air.

Vania a accouru au portail, tout content. Un ourson en cage qui voit arriver l'employé du zoo avec de la nourriture.

« Salut! Salut!

— Salut! Tu m'aides à ouvrir? »

Vania tentait d'ouvrir l'un des battants, mais celui-ci s'était affaissé et restait enfoncé dans le sol.

« Il faut le soulever. »

Vania se donnait lui-même la consigne et, de toutes ses forces, il essayait de soulever le battant. C'est en gémissant que nous avons ouvert la voie à ma Volkswagen.

« Je peux? m'a demandé Vania, brûlant du désir de monter dans la voiture.

— *Welcome.* »

Tel un scarabée qu'on aurait touché avec un bout de branche, il s'est mis sur le qui-vive. Il n'avait pas compris ce que signifiait ce « *Welcome* »: il pouvait monter, ou non? Il ne pouvait pas savoir que j'avais déjà un pied à Miami.

« Monte. »

Vania a pris place sur l'autre siège et s'est mis farfouiller en dessous, à la recherche de la manette. Le siège était trop reculé: Olia avait de longues jambes. J'ai démarré.

« Arrête, je n'ai pas attaché la ceinture! a hurlé Vania.

— On a deux mètres à faire.

— Si on n'a pas la ceinture, on prend une amende! »

Il a fallu freiner, aider Vania à trouver l'attache de la ceinture, avancer le siège pour qu'il soit plus à l'aise.

J'allais lâcher le frein à main quand Vania a réclamé de la musique. On n'a pas bougé tant qu'on n'a pas trouvé la chanson de la fille amoureuse d'un torero. Vania a monté le son au maximum.

« Comment ça va au travail? »

Il avait hurlé pour couvrir la voix de la chanteuse.

Pour ne pas casser la mienne, j'ai montré l'index. Je n'aime pas que ma famille me pose des questions sur mon travail.

Et Vania, comme ma mère, a sa façon de s'intéresser à tout. Et de donner des conseils. Justement, la voilà.

J'ai détaché Vania et je suis sorti de la voiture.

« Salut, M'man. »

Un baiser sur sa joue fraîche. Ma mère a pris un coup de vieux. Les rides, le maintien.

« Salut. »

Elle a attrapé froid et visiblement elle est de mauvaise humeur, avec les traits tirés, l'air mécontent et le nez bouché.

Mon père a descendu les marches de la véranda. Un solide bonhomme avec ses cheveux blancs, en brosse. Son ami le colonel lui avait offert, bien longtemps auparavant, ce pantalon kaki d'Afghan. À la datcha, mon père ne le quittait pas, ce qui le faisait ressembler à un valeureux retraité de l'armée alors qu'il n'avait jamais fait son service. Il sourit.

« Salut, P'pa. »

La joue de mon père, ses poils qui piquent. Comme dans mon enfance, quand il m'embrassait avant que je m'endorme. Mais au lieu de la douceur d'une joue d'enfant, je lui ai présenté ma joue râpeuse.

« Comment va la santé? a demandé maman.

— Ça va.

— Tu as le cou à l'air, tu vas prendre froid! »

Et ma mère a refermé le col grand ouvert de ma chemise.

J'ai repoussé sa main. Depuis que j'étais petit, ses doigts inquiets autour de ma gorge me répugnaient. Tels des insectes.

« La page deux cent, tu la lis? »

Récemment, elle m'avait fourni un étrange livre de prières, provenant d'un temple très ancien. En édition moderne, évidemment. Page deux cent figurait une prière particulièrement importante à ses yeux.